

Françoise Levie

L'HOMME
QUI VOULAIT
CLASSER
LE MONDE

Paul Otlet et le Mundaneum

Postface de Benoît Peeters

LES IMPRESSIONS NOUVELLES

À l'enfant qui découvre le monde et qui dit « regarde »...
À Jack



Les 260 meubles fichiers du Répertoire bibliographique universel deviennent un des éléments-clés de l'exposition permanente consacrée à Paul Otlet et à Henri Lanfontaine au Nouveau Mundaneum de Mons (Belgique).

INTRODUCTION

À la fin des années soixante, un ami m'entraîna un jour vers un bâtiment délabré qui clôturait le parc Léopold à Bruxelles. Nous nous promenions au hasard d'une conversation qui devenait de plus en plus intime. Il venait de m'annoncer qu'il partirait plusieurs jours, voire plusieurs semaines, aider des camarades à franchir des frontières là-bas, vers le nord. J'avais vingt ans et ma culture politique était inexistante. Je devinais vaguement qu'il s'agissait de faire passer des déserteurs américains et gardais le silence. L'idée du danger devint tangible entre nous.

Pour faire diversion, il me montra le bâtiment qui nous faisait face. « C'est ici qu'est rassemblé tout le savoir du monde... », me dit-il de sa voix douce, tout en tirant sur sa gauloise brune. Je crus qu'il blaguait. Nous nous sommes approchés. Derrière les vitres sales, j'aperçus un amoncellement de livres, de liasses de papiers contenus par des ficelles, des dossiers dressés sur des étagères de fortune. Des feuilles volantes échappées des cartons s'amoncelaient dans les angles de l'immense pièce, du papier pelure froissé se mêlait au gravat et à la poussière. Des récipients de fortune avaient été placés entre les caisses et servaient à récolter l'eau de pluie. Un pigeon avait réussi à pénétrer à l'intérieur et se cognait inlassablement contre l'immense baie vitrée qui fermait le bâtiment. Le soleil, tamisé par les branches, éclairait le décor par taches. On avait le sentiment de se trouver face à la bibliothèque du château de la Belle au bois dormant. L'ensemble dégageait tout à la fois une impression de pérennité et d'extrême fragilité. Il aurait suffi d'une fuite dans le toit, d'une canalisation rompue, d'une allumette mal éteinte, de souris trop voraces pour mettre en péril tout ce qui était rassemblé là.

Autour de nous, des enfants se poursuivaient en riant, un tram amorçait le tournant vers la place Jourdan, quelques voitures descendaient la rue Belliard. La vie s'écoulait normalement. Mais là, devant nous, le temps s'était arrêté. Sans le savoir, nous avions franchi un autre temps, un autre lieu. Nous étions ailleurs.

C'était dimanche et on ne distinguait personne à l'intérieur. Seul un sarrau gris pendu près d'une fenêtre attestait une présence humaine. Plus loin, j'aperçus un bureau surchargé de papiers, de dossiers, de vieux journaux, de cartons en équilibre instable. Contre la fenêtre, quelques plants de papyrus desséchés semblaient témoigner d'une civilisation perdue.

« Si, si, je t'assure, me dit encore mon ami. Tu peux trouver tout sur tout ici... C'est un endroit unique au monde. » Son ton seul me convainquit. En sortant du parc, j'aperçus une plaque en tôle émaillée avec ces mots : "Palais Mondial".

Plus tard, à chaque fois que j'étais à la recherche de documentation pour un livre ou pour un film, je pensais au Mundaneum. J'aurais voulu une fois au moins ouvrir ses meubles à fichiers, consulter ses dossiers, explorer ses boîtes et ses cartons. J'appris ensuite que "tout le savoir du monde" avait quitté le parc Léopold à la demande de la Ville de Bruxelles et le suivis, par téléphone, dans sa longue errance à travers la ville. De la chaussée de Louvain à l'avenue Rogier, en passant par le parking situé sous la place Rogier. À chaque fois, une voix me répondait : "Oh ! Il faudra attendre encore quelques années avant d'avoir accès aux collections. Tout est toujours dans les caisses." Ensuite le Mundaneum disparut du bottin de téléphone. Ce furent les années noires.

Et puis un jour, par hasard, je découvris le musée du nouveau Mundaneum à Mons lors des journées du Patrimoine. Le décor constitué de meubles à fichiers, surmonté par une mappemonde géante qui pivotait lentement, mis en scène par Benoît Peeters et François Schuiten, n'avait rien à voir avec ma propre vision du Mundaneum quelque trente ans plus tôt. Cette différence même me fascina. Je voulus en savoir plus. Peu à peu, une sorte d'urgence s'installa. Il fallait raconter cette histoire. L'histoire d'un homme intimement persuadé que la classification mènerait à la paix, à une meilleure entente entre les peuples. D'un homme hanté jusqu'à l'obsession par l'idée d'un Palais Mondial, puis d'une Cité Mondiale, qui répertorierait et abriterait le savoir du monde, afin de le mettre à la disposition de tous.

Je retournai à Mons. À l'intérieur du musée, se préparait une journée d'initiation à Internet. Face aux 260 meubles à fichiers de Paul Otlet, une cinquantaine d'ordinateurs aux couleurs acidulées

attendaient. Le contraste, puis l'évidence s'imposèrent. Ces quinze millions de fiches, cette classification décimale universelle capable de codifier en chiffres idées et livres, cette volonté de rassembler en un endroit toutes les connaissances, cette idée même de Cité Mondiale, c'était Internet.

J'allai voir Jean-François Füeg, qui était à l'époque le conservateur du nouveau Mundaneum à Mons, et lui parlai de l'idée de faire un documentaire centré sur Paul Otlet. D'emblée, il me mit en garde. L'*Otletaneum*, c'est à dire les archives et papiers personnels ayant appartenu à Paul Otlet, représentait un fonds important, peu connu, mal répertorié, que l'on pouvait cependant quantifier à la place qu'il occupait sur les étagères des réserves situées à l'arrière du musée. Il y avait là 100 à 150 mètres de rayonnages, dont une partie infime avait fait l'objet d'un classement. Le reste, c'est à dire une soixantaine de boîtes à bananes, était inexploité. Sans compter l'entrepôt de Cuesmes où le travail de recensement pouvait être estimé, me disait-il, à une centaine d'années...

Nous disposions de trois mois ! Mais avions-nous vraiment une autre alternative ? Il n'existait aucun écrit, aucun ouvrage de base, aucune biographie de Paul Otlet sur laquelle bâtir un scénario, rien que des articles spécialisés, et un ouvrage hermétique, publié en anglais à Moscou, par un Australien en 1975 ! Et puis la tentation était forte de défricher pour la première fois la vie d'un homme, cinquante-six ans après sa mort. Et quel homme ! Théoricien de la Société des Nations, inventeur du microfilm et de la classification décimale universelle, compagnon d'Henri Lafontaine, Prix Nobel de la Paix en 1913, l'ami de Le Corbusier et l'un des précurseurs d'Internet. Mais pourquoi l'avions-nous oublié ?

L'entreprise était d'envergure et sans Perrine Deltour, l'étudiante qui travailla avec moi, je n'aurais sans doute pas eu le courage d'aller jusqu'au bout. Méthodiquement, nous commençâmes d'abord par numéroter les caisses, puis nous les ouvrîmes patiemment l'une après l'autre.

À l'intérieur, il y avait de tout : parfois juste un foisonnement de manuscrits tapés à la machine, barrés de bleu, dont les textes presque identiques paraissaient se démultiplier à l'infini. Parfois, c'était l'accumulation, le choc des années, le mélange des genres. Des brouillons de versions latines voisinaient avec un plan

architectural de la Cité Mondiale à Anvers, des fiches retenues par des ficelles mélangées à des images de première communion, des exercices pratiques de Classification Décimale mêlés à une correspondance entre les ministres Jaspar, de Broqueville et Otlet, des lettres de Henri Lafontaine envoyées de Londres en 1914, une serviette contenant des dessins et des croquis particulièrement abstraits, à la limite de l'incompréhension et de la folie, en tout cas de l'obsession... Au fond d'un carton, deux boîtes de margarine renfermaient de minuscules feuillets serrés les uns contre les autres. Ils étaient si imbriqués qu'il était impossible de les détacher sans les détruire. Nous réussîmes à en déplier un, il s'agissait d'une promesse faite par Otlet en 1919 de consacrer dorénavant le reste de sa vie à la paix et à l'édification de la Cité Mondiale.

Et puis nous tombons sur les traces d'une "autre" femme, une fleur en papier, une cravate tricotée emballée dans une enveloppe, des lettres d'amour écrites de la main d'Otlet à une Hollandaise, Cato van Nederhasselt, qui deviendra sa seconde épouse. Une constance aussi. Dans chaque caisse, nous découvrons des cartes postales envoyées par un certain "Léo" dont nous finissons par deviner qu'il s'agit de la sœur de Henri Lafontaine, Léonie. Elle fut la grande amie de Paul Otlet, parfois exaltée, parfois déprimée, mais toujours présente. Ailleurs, des dessins maladroits de ses enfants, Marcel et Jean et, dans une minuscule enveloppe de cellophane, leurs premières boucles blondes, jouxtent des réflexions sur la Société des Nations écrites hâtivement sur des bouts de papiers retenus par des épingles rouillées.

Et puis des riens, du dérisoire, des bribes de factures, des enveloppes vides, des listes au crayon... Le père du Mundaneum, semble-t-il, gardait tout. A-t-il jamais jeté un brouillon ou un papier ? Avait-il seulement une corbeille à papier ? Même les lettres les plus confidentielles, celles que ses correspondants lui ont demandé instamment de détruire, il les a gardées ! Nous retrouvons plusieurs enveloppes contenant des lettres déchirées en petits morceaux... qu'il semble avoir été incapable de jeter.

Nous avons atteint notre vitesse de croisière... Nous différençons immédiatement l'écriture d'Otlet de celle de son ami et alter ego, Henri Lafontaine. Chaque document qui paraît important est photocopié ou retranscrit dans l'ordinateur, avec le

numéro du carton auquel il appartient, et puis enfoui à nouveau dans sa boîte d'origine. Que faire d'autre ? Pouvons-nous nous permettre d'introduire un nouveau système de classement, alors que nous ne sommes même pas archivistes ?

Peu à peu, nous découvrons un homme terriblement humain, qui n'hésite pas à se confier par l'écriture. L'austère bibliographe cache un être sensible, vibrant, passionné. À côté de ses milliers de notes, de ses brouillons de manuscrits, de ses doubles ou triples brouillons de lettres, nous découvrons de nombreux textes autobiographiques. À chaque coup dur, à chaque moment décisif, il écrit... Juste après l'annonce de la mort de son fils, à la déclaration de la Première Guerre, ou encore au décès inopiné de son père. Ses sentiments, ses impressions se révèlent peu à peu. De toutes ces caisses se dégage une voix, un idéal, un objectif, toujours le même. Rien de muet dans ces cartons abandonnés depuis soixante ans. Puis il y eut le miracle de la découverte du "Cahier Bleu", dans lequel il fit systématiquement le point sur sa vie lors d'une sérieuse dépression en 1916. Ce sont ces textes-là que nous privilégierons au détriment d'autres, plus officiels.

Les perles : une, deux, trois, dix lettres adressées à Otlet par Le Corbusier, certaines débutant par "Cher Ami", voisinent avec un livre du même Corbusier dédié à Otlet, dont les pages rongées par l'humidité ou par les souris ne constituent plus que de la dentelle. Un texte précurseur sur "Le Livre télévisé. Le document téléphoté". Ou encore ces petits films de la Cinescopie serrés dans d'anciennes boîtes de chocolat Côte d'Or. Ces "Cinescopes", constitués d'une trentaine d'images fixes, racontent l'actualité de la semaine. Ils furent projetés le dimanche matin à l'intention des Amis du Palais Mondial, de 1934 à 1939.

Et puis la merveille et la bombe à la fois. Nous dénichons un vrai film cette fois, en 35 mm, pris à l'occasion de la visite d'Andrew Carnegie au Palais Mondial. On y reconnaît Paul Otlet, Henri Lafontaine et bien sûr Carnegie. Un film de 1913, c'est à dire un film nitrate, un film flamme, prêt à exploser à tout moment... Il aurait suffi d'une allumette pour voir disparaître dans les flammes les trésors du Palais Mondial.

Il y a quelque chose d'obsessionnel dans une quête telle que la nôtre. Où s'arrêter ? Comment savoir si tel ou tel document

constituera le chaînon manquant ultime ? La clef de voûte de l'ensemble ? À force de déchiffrer l'écriture de Paul Otlet et d'imaginer les mots qu'il aurait pu écrire, je me demande si son cerveau n'est pas en train d'envahir le mien. J'ai peur de m'*otletaniser* complètement. Vais-je en sortir vivante ?

Il me paraît exceptionnel d'être ainsi confrontée à ce mur de caisses contenant tout de la vie d'un homme : ses rêves, ses utopies, son œuvre, ses chagrins, ses joies, ses espoirs, les tenants et les aboutissants d'une vie de la naissance à la mort.

Finalement, nous avons ouvert et examiné feuillet par feuillet soixante-huit caisses de belle taille, genre caisses à bananes, pleines à ras bord.

Ce ne fut pas suffisant. Nous nous rendîmes ensuite à Rome pour approfondir les liens entre Paul Otlet et Hendrik Andersen, sculpteur et utopiste, puis à la Fondation Le Corbusier pour voir de près les plans du Mundaneum et de la Cité Mondiale. En Suisse, dans ce parc de l'Ariana qui l'avait tellement fait rêver, nous traquâmes toute trace de lettres envoyées par Otlet à la Société des Nations ou conservées par le Bureau international du Travail. Il y eut enfin une partie du Fonds Andersen déposé à la Library of Congress de Washington que je voulus connaître.

En bref, des recherches bien trop vastes pour un seul film. Mais le bougre d'homme me tenait bien. Il ne me laissa pas l'abandonner. Il y eut de nouvelles rencontres, de nouveaux documents. Et finalement cette biographie.

Une partie des collections du Mundaneum entreposées dans les bâtiments
du parc Léopold, de 1941 à 1972. 

Introduction



© Hubert Gale



▲ Paul Otlet petit garçon. Dès son plus jeune âge, il se fait photographier avec un livre à la main. Il conservera cette habitude toute sa vie.

CHAPITRE 1

1868–1880

Petite enfance — Personnalité du père
Goût naissant pour le papier et l'architecture
Jean Linden, le père des Orchidées

Paul Otlet naît le 23 août 1868 à Bruxelles dans un climat de tragédie familiale. Son frère aîné, Georges, est mort six mois avant sa naissance, et Maria, sa mère, meurt en couches trois ans plus tard, à l'âge de vingt-quatre ans.

Son père, Édouard Otlet* ¹, avait épousé Maria Van Mons le 10 avril 1866. Les deux familles se connaissaient depuis toujours et s'appréciaient. La famille Otlet est issue du Centre, du cœur même du pays industriel, du pays noir, comme on l'appelle en Belgique, et plus précisément de Morlanwelz. La mère de Paul est de souche bruxelloise, issue d'une vieille famille bourgeoise et juriste dont les aînés sont notaires de père en fils depuis 1550. Maria Van Mons est la cousine germaine du poète Émile Verhaeren*.

Le grand-père Van Mons est avocat, le grand-père Otlet industriel. Tous deux sont des hommes entrepreneurs. « Des bâtisseurs, toujours préoccupés d'étendre la ville, de proposer des quartiers neufs, de nouvelles rues, de nouvelles avenues, le grand-père paternel longtemps conseiller communal de Bruxelles, ardent à la politique. Les deux grands-pères d'opinion catholique et non libérale, mais en fait les esprits les plus libéraux qui soient, amis depuis le temps du collège », précise Paul dans ses "Notes Autobiographiques", de ce ton énergique dont il se sert volontiers pour parler des membres de sa famille. Comme si, pour décrire cette famille active et citoyenne, il lui fallait un tempo particulier.

Quelques photos subsistent de la petite enfance de Paul Otlet. Assis sur les genoux de sa maman, il regarde l'objectif d'un air confiant et placide. Elle se tient de profil et se penche vers son bébé avec tendresse et sollicitude. Une autre photo la montre seule. Elle a perdu son sourire. Le visage est sévère, les lèvres pincées,

¹ Les astérisques renvoient aux notices biographiques, rassemblées en fin de ce livre.

l'expression indifférente. On la dirait loin, comme si la vie, déjà, ne l'intéressait plus.

Quel contraste avec son mari ! Sur les photos, Édouard offre l'image d'un homme énergique, ouvert, chaleureux. De la bouche qu'entoure une moustache souple, des yeux dont on sent le rire prêt à fuser, se dégage une sensualité affirmée. Un homme qui aime la vie, sa famille, les femmes. Un véritable chef de tribu. Ce père va avoir une influence considérable sur son fils Paul, et dans ses "Notes d'adolescent" ou dans son "Journal intime", il en parle abondamment.

« Mon père ? Un vrai capitaine d'affaires, un homme de rare génie financier, mais le financier créateur, créant, initiant sans cesse des formules de concentration et de mobilisation de capitaux, mais concevant la finance au service de la production ; financier et non banquier, ou plutôt un créateur et un organisateur d'industries, non un administrateur d'industries faites. »

Édouard Otlet a dix-huit ans quand le futur Léopold II déclare dans une allocution au Sénat : « Je crois que le moment est venu de nous étendre au-dehors, je crois qu'il ne faut plus perdre de temps sous peine de voir les meilleures positions occupées par des nations plus entreprenantes que la nôtre... » Comme d'autres Belges de cette époque, Édouard Otlet suivra ce message royal à la lettre. Il débute sa carrière par la construction de chemins de fer en France, puis conçoit et réalise des installations de tramways dans des villes aussi diversifiées que La Haye, Odessa, Prague, Naples, Madrid, Alexandrie ou encore Alger.

Paul raconte qu'un jour, ils fêtèrent en famille la 33^e compagnie de tramway créée ou reprise par Édouard Otlet. Et de fait, quand on parcourt la liste des sociétés paternelles, on en compte 35 ! Un peu plus d'une société par an en trente ans d'activités ! Les affaires se compliquent parfois, car à l'activité principale se mêlent des activités secondaires ou épisodiques, telles que des métallurgies, des usines de gaz, des opérations immobilières, de la banque...

Au hasard des affaires et des années, les biens de la famille Otlet se multiplient. Une maison à Bruxelles, une villa à Ostende, une chasse à Westende, une villa à Nice, un château en Gironde... De plus, Édouard Otlet est un passionné de peinture. Il fut le protecteur du jeune artiste belge Constantin Meunier*, chantre du pays noir

et du labeur social, et il possédait une collection de paysagistes français qu'il revendit plus tard pour des primitifs flamands. Une *Sainte Famille* de Van Orley, la *Déposition* de Memling, le *Christ descendu de la Croix* de Van der Weyden, sans compter quelques retables du xv^e siècle. Mais dans ce domaine, les choses ne sont pas immuables. Un jour, au cours d'un déjeuner, Paul s'interroge sur l'absence du Rembrandt qui occupait un des murs du salon. Son père lui répondit simplement : « Tu le manges ! »

« C'était un initiateur et un organisateur, souligne Paul, jouant avec des millions et jouant des millions, gagnant, perdant, regagnant et ne pratiquant aucune des vertus de la prudence conservatrice. Un poète dans l'action, un entraîneur dominant de haut tout son milieu. »

Homme d'affaires téméraire, sénateur pendant plusieurs années d'un parti allié aux Catholiques, Édouard Otlet est un de ces fers de lance qui entraînent la toute jeune Belgique vers cet avenir expansionniste dont se montre si friand le roi Léopold II.

Un Léopold II de trente-trois ans dont une des principales préoccupations à la naissance de Paul Otlet est de déjouer les plans de Napoléon III qui cherche à racheter les principales voies ferrées qui traversaient alors la Belgique.

« Mon père appartenait à la génération venue immédiatement après la période révolutionnaire de 1830. Un des premiers parmi ses compatriotes, il eut la claire vision — élevée plus tard à la hauteur d'un principe de politique économique — que l'expansion hors frontières pouvait ouvrir à son pays les plus belles perspectives. »

Pour l'heure, Édouard Otlet est surtout un jeune veuf de vingt-neuf ans vivant seul avec ses deux fils, Paul et le cadet, Maurice, né le 13 novembre 1869. Après ce double deuil, la maison de la rue de Berlaimont qu'il occupe depuis son mariage lui est devenue insupportable. Il veut déménager et, après bien des recherches, découvre une propriété en mauvais état dans le quartier Léopold, non loin de la chaussée de Wavre, alors un des quartiers en vogue de Bruxelles. Dans son journal d'enfant, Paul s'étend longuement sur les transformations apportées à cette maison appartenant à un certain Terrade. Pourtant, la première fois qu'il la visitera, ce sera, de son propre aveu, en landau ! Avant même de savoir marcher, l'architecture semble déjà l'intéresser.

Où se trouvait exactement cette propriété ? Sur un plan de Bruxelles datant de 1873, il existe bel et bien une rue Terrade parallèle à la rue Wiertz. Elle occupe le même tracé que l'actuelle rue Vauthier.

Pendant la réfection de la Villa *Terrade*, Édouard emmène ses deux fils à Paris où ils vont vivre pendant quelques mois. Le père travaille beaucoup. Il a créé une ligne de chemin de fer entre Ostende et Armentières, puis une autre de Lille à Valenciennes, et il s'occupe à présent d'un réseau ferroviaire à travers la Normandie.

Son principal collaborateur, véritable alter ego, est un cousin, Fernand Guillon, le mari de sa sœur Flore. Leurs discussions sur les affaires, sur le cours de la Bourse ou sur la politique accompagnent le jeune Paul durant toute son enfance et même l'influencent dans ses jeux.

Il n'a de cesse de faire comme eux et ses récits autobiographiques, rédigés à l'âge adulte, rapportent maintes fois ce moment où il découvrit le plaisir de rassembler du papier, de découper, de coller, de consulter des catalogues.

« Au plus loin de ma vie, je me vois attiré par le papier et l'écriture. Avant de savoir lire, avec mon frère, je jouais "affaires". C'était une imitation de mon père et d'un oncle, son inséparable, son lieutenant, son autre bras. Ils parlaient "affaires". Ils s'asseyaient des heures durant, à écrire, à lire et à travailler avec des papiers. J'en voulus moi aussi, du blanc, de l'écrit, des enveloppes, des imprimés, des répertoires pour catalogues, l'indicateur de chemin de fer, que sais-je. Et à les manipuler, à 5 ans, à 6 ans, c'était une joie d'heures, assis devant une table avec en face mon frère, à l'instar de mon Père. » Parfois, le jeu devient plus précis.

« Chacun avait sa besogne réglée. L'un devait correspondre avec les bureaux de tramways, l'autre tenait des cahiers où il inscrivait quotidiennement les recettes prétendues de ces différents tramways. » Hélas, ce jeu est de courte durée car Maurice, ne sachant pas écrire, "ne pouvait rien faire d'utile"... N'empêche, on y détecte déjà les débuts d'un amour prononcé pour les livres et l'écriture.

Les travaux de la nouvelle maison étant terminés, ils reviennent à Bruxelles où la vie quotidienne s'organise.

« Papa avait encore toutes ses affaires en France, aussi était-il plus souvent à Paris qu'à Bruxelles. Nous restions alors à la maison avec nos deux bonnes, Catherine et Marie, sortant très peu puisque nous avions tout ce qu'il nous fallait dans notre grand jardin. Une véritable ménagerie avait été créée dans le fond de la propriété : poules, canards, pigeons, chèvres, moutons, faisans, etc. Chacun de nous avait un petit jardinet qu'il cultivait de ses propres mains et dont il vendait les légumes à son profit. Les revenus de la petite ferme nous revenaient aussi de droit. »

Et Paul, friand de ces détails qui appartiennent à un autre âge, poursuit : « C'est de là que date la naissance de notre petite fortune, car tout ce qui servait pour la maison, œufs, poulets, moutons, pigeons, etc., je l'inscrivais sur un petit carnet et je me faisais bien payer. » Et naturellement, quand la somme devient importante, Paul et son frère Maurice investissent dans des actions ou des lots de ville !

« Plus tard, Papa établit ses bureaux près de chez nous dans une ancienne maison qu'il avait fait restaurer. Il se trouvait ainsi plus souvent à la maison. Chaque jour, au déjeuner, c'était des conciliabules interminables sur la situation du marché turc, fortement ébranlé par les nouvelles de la guerre avec la Russie. Je me rappelle la fameuse affaire de la rente turque que l'oncle Fernand avait achetée au cours élevé de 40 francs, et qui, peu à peu, était descendue à 15, puis à 13, et enfin à 9 francs ! », raconte Paul avec délices.

Édouard avait des idées bien arrêtées sur l'éducation de ses fils et il estimait qu'ils ne devaient rien entreprendre de sérieux avant l'âge de sept ans. Quand le temps fut venu, « Marie m'apprit à faire mes lettres et quand je les sus écrire correctement, nous reçûmes chaque jour pendant une heure les leçons d'un professeur, monsieur Michel, qui nous apprit les premiers éléments de calcul et la lecture. Nous faisons ainsi de véritables progrès dans nos études et aussi dans le piano dont nous recevions des leçons de Monsieur Michelet. N'allant pas en classe, nous n'avions pas d'amis. »

Et Paul de commenter plus tard : « À l'heure qu'il est, je ne regrette nullement cet éloignement de toute société, car peut-être dois-je rechercher là mon goût pour l'isolement et pour l'étude. »

C'est de ce moment si important de sa vie de petit garçon, où il sut enfin lire et écrire, que date cette photo où on le voit poser avec un livre à la main. Il conservera cette habitude toute sa vie. Que ce soit sur des photos avec Cato, sa seconde épouse, ou pour le portrait réalisé par le peintre Jean Delville, il garde volontiers en main une liasse de papiers ou des journaux. Comme si le fait de poser avec quelque chose d'écrit complétait sa personnalité.

L'idée d'un remariage titille Édouard Otlet et un jour, la famille Linden vient rendre une visite de courtoisie au père et à ses deux fils. « On ne nous avait pas encore dit que l'une des deux jeunes filles allait devenir notre seconde mère, remarque Paul, mais nous l'apprîmes un peu plus tard, quelques jours avant les fiançailles. »

Édouard a trouvé l'âme sœur en la personne de Valérie Linden, une solide jeune fille brune de vingt-cinq ans. Qu'est-ce qui a justifié ce choix ? La profession de son futur beau-père n'est peut-être pas étrangère à la décision d'Édouard. Jean Linden* appartient lui aussi à la race des entrepreneurs et des hommes d'action. Ce n'est pas un industriel mais, comme on disait alors, un botaniste-explorateur !

Dès l'âge de dix-neuf ans, Jean Linden effectua pour le compte du gouvernement belge plusieurs expéditions scientifiques en Amérique du Sud. Ces voyages attirèrent l'attention du monde scientifique sur ce jeune botaniste, à la fois audacieux et prudent, qui non seulement récoltait des graines et collectait des échantillons, mais étudiait également l'environnement des plantes. Sa dernière expédition, organisée sous les conseils du savant allemand, Alexandre de Humboldt, le mena au Venezuela, aux Antilles et en Colombie. Elle révéla aux horticulteurs européens la richesse de la flore de ces pays.

Revenu définitivement en Belgique après dix ans d'expéditions, Jean Linden fut l'initiateur de la culture des orchidées de serre froide en Europe. Il devint directeur du jardin botanique de Gand, puis directeur scientifique du jardin zoologique de Bruxelles, voisin de la *Villa Terrade*.

Édouard Otlet avait trouvé une belle-famille à sa mesure, et il est très probable que Jean Linden ait contribué, lui aussi, à faire de Paul Otlet un "Mundanéiste convaincu". Au delà des expéditions en voiliers, des orchidées, des voies de chemin de fer et des tramways, cette famille élargie offre au jeune garçon un accès direct sur le

monde, à la manière d'un atlas que l'on feuillette le soir et qui conserve, griffonnés à la plume, les itinéraires et les dates des voyages entrepris.

Le 27 septembre 1876, le “roi du Tramway” épouse la fille du “père des Orchidées”.

Pour l'occasion, Édouard fait photographier ses deux fils qui ont respectivement 8 et 6 ans. Paul porte une lavallière sur un veston gansé. C'est un beau garçon au visage régulier qui semble considérer l'avenir avec confiance. Peut-être devine-t-il confusément qu'il vient de sortir de l'enfance. Avec un père qui se remarie et la perspective d'un nouveau foyer, il devra sans doute ne plus compter que sur lui-même.





▲
Toute sa vie, André Colet resta fidèle à la parole de Paul Otlet : « Je le répète, mes papiers forment un tout. Chaque partie s’y rattache pour constituer une oeuvre unique. Mes archives sont un «Mundus Mundaneum», un outil conçu pour la connaissance du monde. Conservez-les; faites pour elles ce que moi j’aurais fait. Ne les détruisez pas ! »

POSTFACE

La revanche d'Otlet

Par Benoît Peeters

Au début de son livre *Les mots et les choses*, Michel Foucault cite et commente longuement un passage célèbre de Jorge Luis Borges décrivant une obscure encyclopédie chinoise :

« Dans les pages lointaines de ce livre, il est écrit que les animaux se divisent en a) appartenant à l'Empereur, b) embaumés, c) apprivoisés, d) cochons de lait, e) sirènes, f) fabuleux, g) chiens en liberté, h) inclus dans la présente classification, i) qui s'agitent comme des fous, j) innombrables, k) dessinés avec un très fin pinceau de poils de chameau, l) et cœtera, m) qui viennent de casser la cruche, n) qui de loin semblent des mouches³⁷. »

Mais Foucault ne dit pas que, juste après cette encyclopédie chinoise plus qu'à demi imaginaire, c'est à l'œuvre bien réelle de Paul Otlet que fait allusion le grand écrivain argentin :

« L'Institut bibliographique de Bruxelles pratique lui aussi le chaos : il a morcelé l'univers en mille subdivisions, le n° 262 correspondant au pape ; le 263, au jour du Seigneur ; le 268, aux écoles du dimanche ; le 298, au mormonisme, et le 294, au brahmanisme, au bouddhisme, au shintoïsme et au taoïsme. Il ne répugne pas aux subdivisions hétéroclites ; par exemple, le n° 179 : "Cruauté avec les animaux. Protection des animaux. Le duel et le suicide du point de vue de la morale. Vices et défauts variés. Vertus et qualités variées"³⁸. »

Une bonne partie de l'œuvre de Borges, dont la carrière de bibliothécaire commença par d'obscurs travaux de classement, pourrait d'ailleurs être lue comme une rêverie autour des projets

³⁷ Michel Foucault, *Les Mots et les Choses*, Gallimard, 1966.

³⁸ Jorge Luis Borges, « La langue analytique de John Wilkins » in *Enquêtes*, Gallimard, 1957.

de Paul Otlet. On pense bien sûr à cette « Bibliothèque de Babel » aussi vaste que l'univers et abritant tous les livres *possibles*, ou à ce « Livre de sable », volume unique au nombre infini de pages.

L'aventure du Mundaneum est peut-être encore plus présente dans un récit tardif, « Le Congrès », où l'on peut voir une variante sud-américaine, et légèrement parodique, de l'utopie du Mundaneum. Dans cette histoire, un propriétaire foncier d'Uruguay, déçu dans ses aspirations politiques, décide de créer « un Congrès du Monde qui représenterait tous les hommes de toutes les nations ». Même si des adhésions venant « du Pérou, du Danemark et de l'Hindoustan » arrivent rapidement, l'initiateur du projet ne tarde pas à se rendre compte que « créer une organisation englobant la planète entière » n'est pas une mince entreprise. Mais il finit par se persuader que l'échec même de son projet est la seule réalisation qui vaille. Comme il l'explique à ses derniers associés : « Le Congrès du Monde a commencé avec le premier instant du monde et il continuera quand nous ne serons plus que poussière. Il n'y a pas d'endroit où il ne siège. Le Congrès, c'est les livres que nous avons brûlés. Le Congrès, c'est les Calédoniens qui mirent en déroute les légions des Césars. Le Congrès, c'est Job sur son fumier et le Christ sur sa croix. Le Congrès, c'est ce garçon inutile qui dilapide ma fortune avec des prostituées. (...) Le Congrès, c'est mes taureaux. Le Congrès, c'est les taureaux que j'ai vendus et les hectares de terre que je n'ai plus ³⁹. »

Personnage presque aussi improbable, tenace jusqu'à l'obsession, Paul Otlet pourrait apparaître comme un Borges sans *Fictions*, absorbé toute sa vie dans une tâche que l'écrivain argentin n'aurait fait que décrire ironiquement. Mais jusque dans ses épisodes les plus étranges, l'existence de Paul Otlet, que Françoise Levie vient de relater pour la première fois dans ses multiples dimensions, est parfaitement réelle. Et l'héritage du père du Mundaneum, n'est pas que littéraire ; il est aussi intellectuel et scientifique.

Certes, dans ses présupposés philosophiques, la conception centralisatrice du savoir qui est au cœur du projet de Paul Otlet est éminemment datée, y compris au moment où il la formule. Dans

³⁹ Jorge Luis Borges, « Le Congrès », in *Le Livre de Sable*, Gallimard, 1978.

le prolongement des œuvres de Hegel et surtout d'Auguste Comte, Otlet cherche d'abord à unifier l'ensemble du savoir mondial : « De ce que la Pensée Universelle est une, de même tous les Livres dans lesquels elle trouve son expansion sont les éléments d'un grand Livre Universel idéal. Et toutes les Bibliothèques particulières qui les conservent sont des parties d'une Bibliothèque qu'en esprit on peut considérer universelle. »

Le débat, la contradiction, la polémique sont absents d'une vision comme celle d'Otlet. Il ne les conçoit qu'avec peine. « Membres producteurs de l'Humanité pensante », les travailleurs intellectuels doivent selon lui coopérer harmonieusement dans leur quête de la Vérité, évitant les « doubles emplois » pour s'intéresser en priorité à ce qui « reste » à explorer. Il s'agit selon lui de réaliser une « Encyclopédie universelle et perpétuelle » ayant pour collaborateurs « tous les savants de tous les temps et de tous les pays ». Ne peut-on lire cette utopie comme une préfiguration de Wikipedia ?

Dans son ouvrage fondamental, le *Traité de documentation* paru en 1934, le bibliographe se montre à bien des égards visionnaire. Otlet ne se contente pas de synthétiser tout le savoir bibliologique de son temps. Il se passionne pour les inventions les plus récentes et imagine des technologies plus novatrices encore : machines de traitement par cartes perforées, lecture à distance sur écran, etc. Hélas, ce livre monumental n'aura qu'une circulation restreinte ; il ne sera jamais traduit et ne sera réédité en français qu'en 1989 avant d'être rapidement épuisé. Les intuitions les plus remarquables d'Otlet demeurent aujourd'hui trop méconnues.

L'un des aspects qui, dans les réflexions de Paul Otlet, préfigure de manière très évidente l'univers multimédia qui est devenu le nôtre, c'est sa façon de prendre en compte le *document*, et non plus seulement le livre, comme la base de toute véritable encyclopédie du savoir humain. Pionnier dans l'usage du microfilm, Otlet évoque longuement dans son *Traité* le rôle que le disque, le dessin, la photographie et le cinéma sont appelés à jouer dans les bibliothèques futures. Mais il va au-delà, notamment lorsqu'il évoque une télévision qui, en 1934, n'existe encore qu'à l'état expérimental et dont il entrevoit des usages pour le moins inattendus. « Bientôt, écrit-il, la télévision sera un problème essentiellement résolu, comme il l'est

déjà scientifiquement ; l'image se reproduit à distance, sans fil. On peut imaginer le télescope électrique, permettant de lire de chez soi des livres exposés dans la salle "teleg" des grandes bibliothèques, aux pages demandées d'avance. Ce sera le livre téléphoté⁴⁰. »

À la fin de son grand ouvrage, l'auteur envisage plusieurs hypothèses pour l'avenir du livre et de la documentation, dont celle où « la table de travail ne serait plus chargée d'aucun livre. À leur place se dresse un écran et à portée un téléphone. Là-bas au loin, dans un édifice immense, sont tous les livres et tous les renseignements... De là, on fait apparaître sur l'écran la page à lire pour connaître la réponse aux questions posées par téléphone, avec ou sans fil. Un écran serait double, quadruple ou décuple s'il s'agissait de multiplier les textes et les documents à confronter simultanément ; il y aurait un haut parleur si la vue devait être aidée par une donnée ouïe, si la vision devait être complétée par une audition. Utopie aujourd'hui, parce qu'elle n'existe encore nulle part, mais elle pourrait bien devenir la réalité pourvu que se perfectionnent encore nos méthodes et notre instrumentation. Et ce perfectionnement pourrait aller jusqu'à rendre automatique l'appel des documents sur l'écran, automatique aussi la projection consécutive... » On n'est pas loin du projet de la Très Grande Bibliothèque tel que Jacques Attali l'avait soumis à François Mitterrand avant que ce dernier ne décide de lui donner une forme plus classique.

Dans les dernières pages, Otlet décrit aussi un « Réseau Universel d'Information et de Documentation », capable de mettre en relation tous les organismes particuliers de documentation, tant publics que privés. La description qu'il en propose ne peut, aujourd'hui, que faire penser à Internet :

« Sous nos yeux est en voie de se constituer une immense machinerie pour le travail intellectuel. Elle se constitue par la combinaison des différentes machines existantes, dont les liaisons nécessaires s'entrevoient. Cette machinerie constituerait un véritable cerveau mécanique et collectif... Il y a lieu de former pour chaque branche des sciences et des activités un système de publication

⁴⁰ Paul Otlet, *Traité de documentation, le livre sur le livre*, Bruxelles, 1934. Les citations suivantes sont extraites du même ouvrage.

universelle, condensant l'ensemble des données fragmentaires et individuelles, et tenu constamment à jour. Ce Réseau, de quelque manière que ce soit, doit relier les uns aux autres les centres producteurs, distributeurs, utilisateurs, de toute spécialisation et de tout lieu. Il s'agit pratiquement que tout producteur ayant quelque donnée à faire connaître, quelque proposition à présenter ou à défendre, toute personne enfin puisse au moindre effort et avec un maximum de sûreté et d'abondance, entrer en possession de ce qui lui est offert. »

À la suite de William Boyd Rayward ⁴¹, de nombreux chercheurs, en Europe et aux États-Unis, reconnaissent aujourd'hui Otlet comme un des précurseurs conceptuels d'Internet. Avant même Vannevar Bush (généralement considéré comme le père d'Internet et de l'Hypertexte avec son article de 1945 intitulé « As we may think »), Otlet aurait entrevu les principes directeurs d'une nouvelle « machinerie pour le travail intellectuel », envisageant, comme certains théoriciens contemporains, les possibilités de l'intelligence collective. Il faut certes se garder d'une surestimation de ce caractère visionnaire. Tant par la technologie dont il dépendait que par ses conceptions les profondément plus ancrées, Otlet était au moins aussi proche du XIX^e siècle que du XXI^e.

Il n'en reste pas moins qu'en lisant la passionnante biographie proposée par Françoise Levie, on se prend souvent à rêver d'un autre développement de l'Histoire, où celle-ci aurait emprunté des voies légèrement différentes. Né Français, Allemand ou Anglais, ou mieux encore Américain, Paul Otlet aurait sans doute vu se concrétiser certains de ses grands projets. À cet égard, une bonne part de sa vie mériterait d'être écrite au conditionnel : la Belgique

⁴¹ Voir notamment son article « Visions of Xanadu : Paul Otlet (1868–1944) and hypertext », *Journal of the American Society for Information Science*, vol. 45, mai 1994, p. 235-250 ; ce texte est également disponible sur Internet. On pourra aussi se reporter à Alexandre Serres, « Hypertexte, une histoire à revisiter » in *Documentaliste - Sciences de l'information*, 1995, vol. 32, n° 2, p. 71-83 ; Jean-Max Noyer, « Réflexions sur le développement des nouvelles mémoires collectives » in *La Bibliothèque Universelle : défis technologiques*, Ed. du Centre de Lecture publique de la Communauté française, 1996, p. 23-30 ; Jean-Didier Wagneur, « De la numérisation à la bibliothèque virtuelle » in *Tous les savoirs du monde*, Bibliothèque nationale de France - Flammarion, 1996, p. 460-461.

aurait pu accueillir le siège de la Société des Nations, la Cité Mondiale aurait pu se construire, la chance aurait pu tourner et, loin de sombrer dans une obsession confinant au délire, Otlet aurait été reconnu comme un visionnaire et un précurseur... Mais le propre d'une véritable utopie est de ne pas se transformer en réalité. Et la mélancolie engendrée par cette succession d'échecs n'est sans doute pas étrangère au charme que continue d'exercer l'histoire de l'homme qui voulait classer le monde.

